

D'où viennent les idées?

Judith Schlanger, *Penser la bouche pleine*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1983 (1975), 256 p.

Judith Schlanger, *L'Invention intellectuelle*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1983, 277 p.

Ginette Michaud

Volume 26, Number 5 (155), October 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30847ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Michaud, G. (1984). Review of [D'où viennent les idées? / Judith Schlanger, *Penser la bouche pleine*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1983 (1975), 256 p. / Judith Schlanger, *L'Invention intellectuelle*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1983, 277 p.] *Liberté*, 26(5), 111–115.

GINETTE MICHAUD

D'OÙ VIENNENT LES IDÉES?

Judith Schlanger, Penser la bouche pleine, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1983 (1975), 256 p.

Judith Schlanger, L'Invention intellectuelle, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1983, 277 p.

Voici deux livres qui, sans avoir l'air d'y toucher, nous offrent quelque chose de nouveau à penser. Quel est leur objet intellectuel, demandera-t-on? Rien de moins que la pensée elle-même, dans son mouvement, dans sa naissance impure, dans son flux effervescent: Judith Schlanger nous présente la pensée dans tous ses états et, surtout, dans le vif de l'invention même.

Il suffisait d'y penser et, justement, Judith Schlanger y pense depuis longtemps, depuis une bonne dizaine d'années au moins (les *Métaphores de l'organisme* paraissent chez Vrin en 1971), elle qui, de livre en livre, n'en finit pas d'ouvrir et d'explorer un champ notionnel demeuré curieusement inaperçu jusque-là (parce que trop évident?); elle qui ne cesse d'inventer la matière de son propre discours en se nourrissant littéralement aux sources mêmes de son objet: l'invention de la pensée.

Comment peut-on inventer dans la pensée? Comment peuvent s'y produire des déplacements? Y a-t-il progrès — et surtout progrès linéaire — en matière de savoir? Comment le nouveau devient-il communicable, comment s'inscrit-il dans la connaissance, c'est-à-dire dans l'ordre cognitif et discursif?

Comment se sert-on de (re)découvertes pour rendre pensable-formulable un problème actuel? Quel est le fonctionnement intellectuel et rationnel de la pensée novatrice? Voici quelques-unes des questions développées par J. Schlanger dans ces livres. Insistant surtout sur la nature rhétorique de l'activité de penser, Judith Schlanger interroge la dimension historiographique de la culture, qu'elle conçoit comme la reprise des diverses histoires dans une discoursivité. Elle met en scène l'efficacité heuristique des dispositifs de savoirs, à partir d'exemples au second degré (Cassirer, Koyré, Popper, Bacon, Newton, Gombrich, Valéry, Bergson, etc.) qui représentent autant de points tournants, mobiles, de cette historiographie non linéaire. (Tout le problème, Judith Schlanger nous le montre bien, est d'essayer de penser l'histoire autrement que comme une suite continue de discontinuités: à la limite, des mutations sans histoire.)

«Ce qui est vu, écrit-elle, ce n'est ni le très banal, ni le très rare, mais seulement le très conforme» (*Penser la bouche pleine*, p. 49). On peut se demander, lecture faite de ces deux essais, ce qui rend la pensée de l'invention à nouveau visible et même spectaculaire au regard de notre actualité critique.

Il est rare que l'œuvre d'un philosophe se saisisse à ce point de l'objet qu'elle est censée décrire et analyser: il s'agit bien pour Judith Schlanger de *penser la bouche pleine*, c'est-à-dire de s'incorporer, d'assimiler la substance de la pensée, de restituer sa masse culturelle transformée. On comprendra que les codes de politesse trop raffinés soient ici abandonnés, en même temps que se trouvent sévèrement questionnés les catégories académiques et les cadres institutionnels qui régulent la recherche dite «sérieuse» et qui se révèlent, de fait, assez peu réceptifs à toute innovation réelle.

Par son titre déjà, *Penser la bouche pleine* renvoie à la tradition classique qui projette l'invention sur le modèle de l'organisme (ingestion, rumination, transformation, expulsion): c'est dire combien clairement le projet intellectuel de J. Schlanger s'inscrit

dans un champ culturel donné, tout en contribuant largement à le réaménager. Pas question de faire table rase du passé, ou de privilégier les ruptures ou les points de transition si «le nouveau se dit par brassage d'anachronismes» (p. 173). Judith Schlanger met également d'entrée de jeu l'accent sur la force heuristique de l'invention intellectuelle. Ses livres travaillent dans le plein de la pensée, à partir de ce qui se donne et féconde, de ce qui surabonde même jusqu'à un certain point dans cette problématique de l'invention et du nouveau. C'est sans doute pour rester au plus près du *vivant* même que J. Schlanger n'essaie pas de démêler trop rapidement les divers plans (méthodologique, théorique, épistémologique, métacognitif, etc.) de sa réflexion résolument post-positiviste. «Ce dont on dispose pour penser ne convient jamais parfaitement, ce n'est pas un mal» (p. 208): ces livres le prouvent, qui pratiquent un mode de raisonnement bien proche de la pensée associative¹, qui avancent en marchant, c'est-à-dire à coups d'impropriétés pertinentes, de renversements réflexifs, d'impuretés logiques, de sauts analogiques. Ces livres toniques nous apprennent (ou plutôt nous rappellent: pourquoi refoulons-nous toujours ce savoir-là?) qu'il y a beaucoup à connaître dans les déviances de la rationalité: ce qui est faux peut aussi être important, intéressant et fécond. «Faut-il être

1. Il est intéressant que Judith Schlanger, dont la réflexion porte pourtant sur les transferts de modèles et de langages, sur l'innovation rendue possible par les déplacements, ne fasse pas une plus large part à la «découverte» freudienne. Elle la mentionne, bien sûr, mais sans insister: peut-être est-ce parce que la pensée freudienne est d'une telle novation (en matière de fonctionnement de la rationalité, à tout le moins) qu'elle informe, mais à titre d'implicite, tout le projet de J. Schlanger. La revue **Etudes françaises** consacra l'un de ses prochains numéros à cette question de la pensée associative.

limpide et univoque, apparu dans des conditions parfaites, jamais emprunté à tort et à travers, pour aider à penser, pour servir à savoir? Quel est ce purisme de l'intellection? Cet idéalisme, cet angélisme de l'intellection?» (pp. 186, 188)

De la masse des arguments que J. Schlanger présente dans ces deux livres, il est difficile de tirer une seule ligne, de cerner *un* propos inducteur, un peu comme si, en ce cas, on s'acharnait à vouloir décrire en termes newtoniens un événement einsteinien. Si l'argumentation de J. Schlanger nous apparaît massive, c'est d'abord parce que son objet n'a jamais été, comme elle le dit elle-même, simple, et qu'elle lui conserve ici la complexité originale propre à toute matière première non raffinée, brute. C'est aussi parce que, à l'encontre de son discours qui est très dense, au sens quasi physique du terme (même si on en distingue encore aisément chaque point), sa phrase n'est pas, elle, massive mais ponctuelle, ce qui donne lieu à un curieux effet où la rhétorique ne cesse de renverser de manière insolite l'inévitable pesanteur théorique, où un style bondissant opère les sauts mêmes de la pensée conceptuelle, où la métaphore crée (au sens fort) le nouveau. Formulable, donc pensable.

Si l'on tenait malgré tout à dégager un fil de cet écheveau finement tressé, ce serait d'ailleurs ces rapports du rhétorique et du théorique qu'il faudrait retenir. La pensée est une masse, nous dit J. Schlanger, et la métaphore n'est pas un sous-produit théorique, ce serait même plutôt le contraire qui s'avérerait juste, une fois que nous nous dégageons de l'image rhétorique que nous nous faisons de la «bonne» théorie et de ce que nous en attendons. La théorie n'est qu'une étape (et peut-être pas la dernière) de la rhétorique. En ramenant à notre attention la dimension spectaculaire, encore trop souvent inanalysée, de l'œuvre théorique, Judith Schlanger démontre de manière convaincante que le rhétorique n'est pas qu'un système de codification descriptive, mais qu'il est surtout et bien davantage cette dimension de l'ac-

tivité du penser où la conceptualité se formule: et c'est cette formule même qui innove.

Au moment où l'on ne cesse de déplorer le fractionnement des modèles théoriques, le trop grand éclatement analytique, la sur-spécialisation et la sectorisation des disciplines, voici deux livres remarquables par leur visée synthétique (ce qui ne revient pas à reconduire simplement une tentative de totalisation des savoirs), par leur mobilité discursive, par leur disposition à penser. Dans un brassage de fond qui a le mérite de rendre le paysage culturel paradoxalement plus clair... et plus vague, Judith Schlanger parvient à élaborer, sans toujours éviter dans son propre discours le pêle-mêle, le trop-plein de la pensée inventive, une véritable poétique de l'invention conceptuelle. Mais c'est sans doute là son moindre mérite (qui est déjà considérable), puisqu'elle nous offre surtout dans ces deux livres le parcours d'une rare aventure intellectuelle. S'il faut répondre «présent» à la question récemment lancée par André Belleau — *Y a-t-il un intellectuel dans la salle?* —, il faut lire et assimiler à notre tour la pensée de J. Schlanger, car il se pourrait bien que ses livres comptent parmi ceux «qui ouvrent des mondes de plus là où rien n'était vu» (p. 100), ces livres précieux qui «ouvrent des spectacles et changent le regard, [...] créent du pensable et permettent de penser plus loin» (p. 112).